



PREMIER CHAPITRE

Oscar Wilde et le meurtre aux chandelles
Gyles Brandreth

Prix : 13,50 €

Nombre de pages : 392

ISBN : 9782264046499

1

Le 31 août 1889

Au cours d'un après-midi incendié de soleil, à la toute fin du mois d'août 1889, un homme d'environ trente-cinq ans – grand, arborant un léger embonpoint et une tenue excessivement recherchée – fut introduit dans une des petites maisons mitoyennes de Cowley Street, à Westminster, non loin du Parlement.

Il était pressé, bien que se hâter ne fût pas dans ses habitudes. Son visage était rouge, son front altier constellé de gouttelettes de transpiration. En entrant au 23, Cowley Street, il passa en coup de vent devant la personne qui lui avait ouvert, traversa d'une enjambée la courte entrée et gravit l'escalier jusqu'au premier étage. Là, barrant le palier sans tapis, se dressait face à lui une porte en bois.

L'homme s'immobilisa un instant. Il sourit, reprit son souffle, ajusta son gilet, et, des deux mains, ramena en arrière sa chevelure ondulée couleur noisette. Puis, doucement, presque avec délicatesse, il frappa à la porte et, sans attendre de réponse, il entra. La pièce était sombre, tendue de lourds rideaux. Il y faisait chaud comme dans un four et une odeur d'encens y flottait. Tandis que les yeux de l'homme s'adaptaient à l'obscurité, il découvrit, à la lueur d'une demi-douzaine de chandelles vacillantes, étendu à ses pieds sur le sol, le corps dénudé d'un garçon de seize ans. Celui-ci avait la gorge tranchée.

L'homme était Oscar Wilde, poète, dramaturge, et le phénomène littéraire de son temps. Le mort était Billy Wood, un jeune prostitué sans importance.

Je n'étais pas présent quand Oscar découvrit le corps mutilé de Billy Wood, mais je le vis quelques heures plus tard et fus le premier à qui il raconta ce qu'il avait vu en cet après-midi étouffant, dans cette chambre aux rideaux épais de Cowley Street.

Ce soir-là, mon célèbre ami dînait avec son éditeur américain. Nous avions prévu de nous retrouver ensuite, à 22 h 30, à son club, l'*Albemarle*, qui se trouvait au 25, Albemarle Street, près de Piccadilly. Je dis « son » club, or c'était en réalité tout autant le mien. À cette époque, l'*Albemarle* favorisait l'adhésion de jeunes membres, c'est-à-dire de demoiselles âgées de plus de dix-huit ans et de gentlemen de vingt et un ans et plus. Oscar avait présenté ma candidature et, avec sa générosité habituelle, il s'était acquitté pour moi des huit guinées nécessaires à l'inscription. Par la suite, il avait payé régulièrement les cinq guinées de ma contribution annuelle, jusqu'à son séjour en prison, en 1895. Chaque fois que nous nous voyions à l'*Albemarle*, il faisait invariablement mettre sur son compte la totalité de ce que nous buvions et mangions. Il en parlait comme de « notre club ». Je l'ai toujours considéré comme le sien.

Oscar était en retard, ce qui ne lui ressemblait pas. Il affectait une allure nonchalante, se présentait comme un oisif, mais c'était chez lui un principe : quand il fixait un rendez-vous, il le respectait. Il avait rarement une montre sur lui, ce qui ne l'empêchait pas de toujours paraître savoir l'heure. « Il ne faut jamais manquer à ses amis, disait-il, ou les faire attendre. » Comme pourraient en témoigner tous ceux qui l'ont connu, il était un modèle de prévenance, un homme d'une courtoisie infinie. Même dans les situations les plus délicates, ses manières demeuraient impeccables.

Il était un peu plus de 23 h 15 quand il arriva enfin. Je me trouvais seul dans le fumoir du club, où je me prélassais dans un fauteuil, près de la cheminée. J'avais parcouru au moins quatre fois le journal du soir, et je n'en avais pas retenu un mot. J'étais préoccupé. Cette année-là avait vu la fin de mon premier mariage, ma femme Marthe ayant désapprouvé mon amitié avec Kaitlyn, et celle-ci venait de s'enfuir à Vienne ! Comme le disait souvent Oscar, « la vie est un cauchemar qui empêche de dormir ». Lorsqu'il entra dans la pièce, j'avais presque oublié que je l'attendais. Je fus stupéfié par son apparence. Il avait l'air épuisé. Des cernes profonds soulignaient ses yeux. De toute évidence, il ne s'était pas rasé depuis le matin et, plus surprenant pour quelqu'un de si sourcilleux, il ne s'était pas changé pour le dîner. Il portait ses vêtements de tous les jours : un costume, dessiné par ses soins et taillé dans une épaisse serge bleue, assorti à un gilet boutonné jusqu'au large nœud d'une cravate vermillon. Selon ses critères, il s'agissait là d'une tenue relativement classique, mais elle était surprenante car tout à fait inadaptée à cette période de l'année. — C'est impardonnable, Robert, soupira-t-il en se laissant tomber dans le fauteuil face au mien. J'ai presque une heure de retard et votre verre est vide. Hubbard ! Du champagne pour Mr. Sherard, s'il vous plaît. Ou plutôt une bouteille que nous partagerons.

Dans la vie, il y a deux types de personnes : celles qui attirent l'attention des serveurs, et les autres. Chaque fois que j'arrivais à l'*Albemarle*, les valets semblaient aussitôt disparaître. Quand Oscar apparaissait, ils rôdaient, aux aguets. Ils le vénéraient. Il leur accordait des pourboires princiers et les traitait comme de précieux alliés.

— Vous avez eu une longue journée, dis-je en posant mon journal et souriant à mon ami.
— Vous êtes bon de ne pas me blâmer, Robert, répondit-il, souriant également, tout en se calant dans son fauteuil.

Il alluma une cigarette et jeta l'allumette noircie dans le berceau vide de la cheminée.
— Aujourd'hui fut une journée éprouvante. J'ai connu une grande joie et une grande peine.

— Racontez-moi tout.

J'avais essayé de prononcer ces mots avec légèreté. Je connaissais bien Oscar. Pour un homme dont la chute serait précipitée par de viles indiscretions, il était remarquablement pudique. Il partageait volontiers ses secrets, si toutefois vous ne le pressiez pas de le faire.

— Je commencerai par vous parler de la joie. La peine attendra.
 Nous nous tîmes car Hubbard apportait notre vin. Il le servit avec un cérémonial obséquieux. (Mon Dieu, comme il prenait son temps !) Une fois qu’il se fut retiré, je m’attendais qu’Oscar reprît son récit, mais au lieu de cela il leva simplement son verre dans ma direction, le regard vide et fatigué.

— Comment s’est passé votre dîner ? demandai-je. À quoi ressemble votre éditeur ?

— Nous avons dîné au nouveau *Langham Hotel*¹, commença-t-il en sortant de sa rêverie. Le décor y est aussi étouffant que leur pudding. Mon éditeur, Mr. Stoddart, est un enchantement. Il est américain, ce qui explique l’énergie et les compliments qui l’entourent en permanence. Il publie le *Lippincott’s Monthly Magazine*...

— Et il vous a commandé un nouveau texte ?

— Mieux que cela : il m’a présenté un ami.

Je levai un sourcil intrigué.

— Oui, Robert. Je me suis découvert un nouvel ami ce soir. Vous l’apprécierez. J’étais habitué aux emballements soudains d’Oscar.

— Est-il prévu que je le rencontre ?

— Très prochainement, si vous pouvez vous libérer.

— Doit-il nous rejoindre ?

Je jetai un coup d’œil à la pendule posée sur la cheminée.

— Non, nous devons lui rendre visite. Demain matin, au petit déjeuner. J’ai besoin de ses lumières.

— Ses lumières ?

— Il est médecin. Et écossais. De Southsea.

— Voilà qui explique votre mauvaise mine, plaisantai-je.

Il éclata de rire. Oscar Wilde riait toujours aux bons mots des autres. Il ne pensait jamais à mal.

— Pour quelles raisons se trouvait-il à ce dîner ?

— Il écrit lui aussi. Des romans. Avez-vous lu *Micah Clarke* ? L’Écosse du XVII^e siècle n’a jamais été rendue de façon si divertissante.

— Je ne l’ai pas lu, mais je vois exactement de qui vous parlez. On parle de lui aujourd’hui dans le *Times*. C’est l’écrivain qui monte : Arthur Doyle.

— Arthur *Conan* Doyle. Il y tient beaucoup. Il doit avoir votre âge, il me semble, vingt-neuf ans, peut-être trente, quoiqu’il y ait en lui une gravité qui le fait paraître plus âgé que n’importe quel vieillard. Il est tout à fait brillant – un scientifique qui sait manier les mots – et plutôt bel homme, si vous avez assez d’imagination pour deviner son visage derrière sa moustache de morse. À première vue, on croirait un chasseur de fauves tout juste rentré du Congo, mais passé sa poignée de main, qui est intolérable, il n’a vraiment rien d’une brute. Il est doux comme saint Sébastien et sage comme saint Augustin.

J’éclatai à nouveau de rire.

— Vous êtes conquis, Oscar.

— Et consumé de jalousie. Le jeune Arthur a fait sensation avec sa dernière création.

— « Sherlock Holmes, détective consultant. » *Une étude en rouge*. Celui-là, je l’ai lu. C’est remarquable.

¹Situé sur Regent Street, au centre de Londres, le *Langham Hotel* est, depuis son ouverture en 1865, l’un des plus luxueux et prestigieux établissements de la capitale. Oscar Wilde en fut un habitué et Conan Doyle y situa en partie certaines des aventures de Sherlock Holmes, dont *Le Signe des quatre*. (Sauf indication contraire, toutes les notes sont du traducteur.)

— C'est aussi ce que pense Stoddart. Il veut la suite. Et Arthur la lui a promise entre le potage et le poisson. Cela devrait s'intituler *Le Signe des quatre*.

— Et qu'en est-il de votre texte pour Mr. Stoddart ?

— Ce sera aussi une histoire criminelle. Mais un peu différente...

Le ton de sa voix changea :

— Il s'agira d'un meurtre défiant les méthodes d'investigation ordinaires.

La pendule sonna moins le quart. Oscar alluma une deuxième cigarette. Il marqua une pause, contemplant la cheminée éteinte.

— Nous avons beaucoup parlé de meurtre ce soir, dit-il doucement. Vous souvenez-vous de Marie Aguétant ?

— Bien sûr.

Ce n'était pas le genre de personne que l'on oubliait. À sa façon, elle fut en son temps la femme la plus célèbre de France. Je l'avais rencontrée avec Oscar à Paris en 1883 à l'*Eden Music Hall*. Nous y avons soupé tous les trois. Au menu : huîtres et champagne, *pâté de foie gras*² et barsac. Oscar avait parlé, parlé et parlé, comme je ne l'avais alors jamais entendu le faire. Il s'exprimait dans un français parfait et il dissertait sur l'amour, la mort, la poésie et la poésie-de-l'amour-et-de-la-mort. J'étais émerveillé par sa prestance, par son génie. Quant à Marie Aguétant, elle laissait ses mains dans les siennes, comme hypnotisée. Puis, un peu ivre, de manière inattendue, il lui proposa de coucher avec lui.

« Où ? Quand ? Combien ? demanda-t-il.

— *Ici, ce soir, gratuit* », répondit-elle.

— Je pense souvent à elle, reprit-il, et à cette nuit-là. Nous ne sommes que des animaux, nous les hommes ! C'était une prostituée, Robert, mais son cœur était pur. Elle a été assassinée, vous savez³.

— Je sais. Nous en avons déjà discuté.

— Arthur nous a parlé de ces femmes assassinées à Whitechapel, poursuivit-il sans prêter attention à ma remarque. Il a raconté cela avec des détails de médecin légiste. Il est convaincu que ce « Jack l'Éventreur⁴ » est un gentleman, ou, du moins, un homme d'une certaine éducation. Le cas d'Annie Chapman, cette pauvre créature retrouvée derrière l'orphelinat du Dr Barnardo, à Hanbury, l'intéressait tout particulièrement. Il nous a expliqué que l'utérus de la malheureuse avait été extrait de son corps par « un expert ». Il mourait d'envie de me montrer un dessin qu'il possédait du cadavre éviscéré, mais j'ai protesté. J'ai au contraire cherché à détendre l'atmosphère, mais je dois dire que j'ai été assez maladroit. Pour le faire rire, je lui ai rapporté la réponse de Wainwright⁵, le faussaire, à un de ses amis qui lui reprochait un crime qu'il venait de reconnaître. « Oui, je ne l'ai pas fait de gaieté de cœur, mais elle avait de très grosses chevilles. »

— Il s'en est amusé ?

— Arthur ? Il a à peine esquissé un sourire, tandis que Stoddart, de son côté, rugissait. Alors, d'un air très pénétré, il m'a demandé si je pensais moi-même être un jour capable

²Les mots en italique sont en français dans le texte.

³Authentique. Marie Aguétant fut égorgée par Stanislas Prado à Paris, le 14 janvier 1886.

⁴Jack l'Éventreur a assassiné cinq prostituées dans le quartier de Whitechapel, à Londres, d'août à novembre 1888. Annie Chapman fut sa deuxième victime.

⁵Thomas Griffiths Wainwright (1794-1847) fut un écrivain, journaliste et illustrateur d'un certain renom avant d'être reconnu coupable de faux et de plusieurs meurtres par empoisonnement. Oscar Wilde lui consacra un article en 1889.

de commettre un meurtre. « Oh non, lui ai-je répondu, personne ne devrait jamais faire quoi que ce soit dont il ne puisse parler à table. »

— Cette fois il a ri, j’imagine ?

— Pas du tout. Il m’a dit avec le plus grand sérieux : « Mr. Wilde, vous plaisantez avec ce que vous craignez le plus en vous. C’est une habitude dangereuse. Cela vous perdra. »

C’est à cet instant que j’ai su que nous étions amis. J’ai eu envie de lui raconter ce que j’ai vu cet après-midi... Mais je n’ai pas osé. Stoddart n’aurait pas compris.

Il vida son verre.

— Voilà pourquoi, mon cher Robert, nous retournons voir mon nouveau camarade dès demain matin. Je dois maintenant vous quitter.

Les pendules du club sonnaient minuit.

— Mais, Oscar, m’exclamai-je, vous ne m’avez toujours pas dit ce que vous avez vu cet après-midi !

Il se leva.

— J’ai vu une toile lacérée. J’ai vu une chose de toute beauté détruite par des vandales.

— Je ne comprends pas.

— J’ai vu Billy Wood dans une chambre de Cowley Street.

— Billy Wood ?

— L’un des garçons de Bellotti. Assassiné à la lueur de bougies. Dans une chambre au premier étage d’un garni. J’ai besoin de savoir pourquoi. Pour quelle possible raison. Je veux découvrir qui a pu faire une chose pareille.

Il me prit la main.

— Robert, je dois partir. Il est minuit. Je vous raconterai tout ça demain. Je vous donne rendez-vous au *Langham* à 8 heures. Nous y trouverons le bon docteur en train de manger son porridge. Il saura nous conseiller sur la marche à suivre. Ce soir, j’ai promis à Constance de rentrer. L’appel de Tite Street. Vous n’êtes plus marié, Robert, mais moi, j’ai des obligations. Ma femme, mes enfants. Je veux les regarder paisiblement endormis. Je les aime tendrement. Et vous aussi, je vous aime. Bonne nuit, Robert. Nous avons entendu les cloches sonner minuit. De cela au moins nous pouvons être sûrs⁶.

Et il s’éclipsa du fumoir avec un dernier signe de la main. Épuisé à son arrivée, il repartait revigoré. Tandis que je versais le restant de la bouteille dans mon verre, je réfléchis à tout ce qu’il m’avait dit sans pouvoir en découvrir le sens. Qui était Billy Wood ? Et ce Bellotti ? De quelle chambre parlait-il ? Ce meurtre était-il réel ou n’était-ce encore qu’une de ses étranges allégories ?

Je finis mon champagne et quittai le club. À mon grand étonnement, Hubbard fut presque courtois au moment de me souhaiter une bonne nuit. Des cabs étaient alignés sur Piccadilly et, comme ce mois-là j’avais vendu deux articles, j’étais un peu en fonds. Mais la nuit était douce, éclairée par une resplendissante lune estivale, et les rues étaient tranquilles. Aussi je décidai de regagner à pied mon domicile de Gower Street.

Vingt minutes plus tard, comme je me dirigeais vers le nord en direction d’Oxford Street, alors que j’étais sur le point de quitter une petite rue transversale pour m’engager sur Soho Square, je m’arrêtai soudainement. Par prudence, je reculai d’un pas dans l’obscurité. De l’autre côté de la place déserte, près de la nouvelle église St. Patrick qu’emprisonnaient encore les échafaudages, se trouvait un fiacre. Éclairés par un rai de lune, y montaient un homme et une jeune femme. Il s’agissait d’Oscar, cela ne faisait aucun doute. Quant à la

⁶Allusion à *Henri IV*, de William Shakespeare.

femme, je ne la reconnus pas. Son visage était atrocement défiguré et, à la façon dont elle serrait son châle, j'eus la sensation qu'une terrible peur l'étreignait.